

L'impuissance de vivre

Cesare Pavese

Cesare Pavese,
Œuvres, Gallimard,
Paris 2008, 1840 p.

Nous savons que Leopardi était laid, bossu, qu'il avait du génie et l'amour de l'Antiquité. C'est pourquoi il a pu écrire ces lignes : « Qu'est-ce que la vie ? Le voyage d'un boiteux, d'un infirme qui, avec une très lourde charge sur le dos, escalade des monts escarpés, enneigés, pluvieux, venteux sans jamais se reposer ni jour ni nuit pour arriver enfin au bord d'un précipice et y tomber inmanquablement. »

Pascal, Kierkegaard ou tout autre penseur qui compte et qui regarde la vie les yeux ouverts aurait pu signer ce passage. Après tout, l'art consiste pour l'homme à tirer une certaine satisfaction de son malheur. On appelle généralement cet homme-là un masochiste. Tel fut Cesare Pavese qui fut boiteux et infirme d'une autre manière que Leopardi. Mais une infirmité en vaut bien une autre. On peut tout aussi bien dire que l'homme est un prisonnier qui suspend des tableaux riant aux murs de sa prison, pour ne pas en voir le salpêtre et la moisissure, ou sème de fleurs le chemin qui le conduit à l'échafaud. Car enfin, il n'a pas encore été donné à l'homme le pouvoir d'abolir la peine capitale : sa propre mort, cette condamnation sous le coup de laquelle il vit et qui lui a été signifiée le jour de sa naissance, même si la société a trouvé

plus humain d'arracher le prisonnier aux mains du bourreau pour le remettre entre celles du psy. La vérité, c'est que l'homme a été chassé du paradis et que rien n'a pu le remplacer, ni l'art ni la connaissance.

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain, traducteur

Conscience tragique

Cesare Pavese était un intellectuel et un écrivain dans le sens tragique et douloureux du terme. Exclu de la vie comme tout être pensant, il tentait de la réintégrer au moyen de la littérature, tout en sachant parfaitement qu'il n'y parviendrait jamais. Isolé de ses frères, les travailleurs, par ce qu'il aurait pu appeler le métier de penser, lui qui a écrit un livre intitulé justement *Le métier de vivre*, il s'était inscrit au Parti communiste dans l'espoir probablement d'y trouver la chaude camaraderie des jours de combat et des luttes ouvrières...

Ayant perdu la foi au Dieu de son enfance, la seule qui vaille, il incarnait ce que Hegel appelle la conscience malheureuse du paradis perdu. Comme nombre d'intellectuels de sa génération qui ont grandi sous le fascisme, il avait feint de retrouver dans le Parti communiste, sinon un substitut d'Eglise

du moins une famille de pensée et de combat, et dans la foi en l'homme un succédané de la foi en Dieu.

Mais qu'avait à offrir le Parti communiste à la place de la figure de Dieu, sinon celle du petit père du peuple, le camarade Joseph Staline, que l'Italie d'après-guerre reproduisit à l'infini dans celle des Peppone de village (Don Camillo, Peppone, le curé et le maire, comme on regrette vos affrontements d'antan !). La littérature a-t-elle tué Pavese ou n'a-t-elle été que le miroir de la stérilité d'une vie qui se décomposait jusqu'au suicide final, au point de faire dire à son auteur : « Quand je pense aux hésitations de jadis dans ma vie, je suis plus désespéré et plus perdu qu'alors... Je n'ai plus rien à désirer sur terre sauf cette chose que quinze années d'échecs excluent désormais. Voilà le bilan de cette année non terminée et que je ne terminerai pas. »

Comment ne pas penser à cet *Adieu à Gonzague* par lequel Drieu La Rochelle conclut son roman *Le feu follet* : « A quoi tient un pessimisme ? Si tu avais un talent, tu serais encore avec nous. Ceux qui restent, ceux qui ne se tuent pas, c'est ceux qui ont du talent, qui croient à leur talent. Tu n'aimais pas ce qui est vivant. Je ne t'ai jamais vu aimer un arbre ou une femme. Ce dont tu rêvais chez les femmes, c'était de les empêcher de respirer. » Pavese avait un talent. Mais il n'y croyait pas assez pour avoir envie de le faire fructifier indéfiniment. Que s'était-il passé ? Rien d'autre sans doute qu'une vie impuissante à vivre. Tel est bien le sens du journal intime que Pavese avait tenu depuis 1935, en laissant savoir à certains de ses amis qu'il en souhaitait la publication après sa mort. Il avait donné comme titre à son message posthume : *Le métier de vivre*. Métier ingrat assurément, assumé comme une contrainte. C'est plutôt de

la fatalité du suicide qu'il s'agit, puisque dès 1936 Pavese parle de l'homme vain qui se soutient avec l'idée du suicide mais qui ne le commet pas. Hamlet est sans doute passé par ce genre de tergiversations et se serait suicidé au bout du compte s'il n'avait pas eu un père à venger et incidemment la preuve que l'enfer existe. Pavese n'avait pas cette peur-là pour l'empêcher de se donner la mort. Comment peut-on transformer la défaite du suicide en victoire littéraire ? Si le suicide, comme on s'est plu à le dire, est le sacrement des athées, Pavese est mort religieusement. Mais peut-on parler d'athéisme là où le doute rongeur a remplacé la foi ? Doute rongeur qui n'a bien entendu rien à voir avec la *tabula rasa* énergique, raisonnée, méthodique et victorieuse d'un Descartes.

Au lecteur qui lira ce journal d'en juger. On y voit l'intelligence et le talent s'ingénier à répertorier tout ce qui a manqué à une vie pour qu'elle soit privée de la foi en elle-même ou du moins de l'heureuse illusion qui pourrait y suppléer.

Sa naissance ? Un enracinement dans le pays de ses ancêtres ? Turin, où il est

lettres

Cesare Pavese



mort, semble avoir été sa capitale. Mais il s'agit d'une patrie intellectuelle plutôt que d'une ville natale charnellement aimée : « Ville, écrit-il, où arrivant du dehors je suis né intellectuellement. »

Le Parti communiste ? Il le quitte comme le reste, au terme de son impuissance à vivre malgré un effort soutenu assez longtemps. Comment d'ailleurs le communisme, dont le ressort moral est fait d'un sentiment de fraternité entre camarades, aurait-il pu retenir un homme dont le mal essentiel fut d'être privé de tout pouvoir de communication humaine ?

Refus de l'amour

Même en amour ? Surtout en amour, faut-il dire. Et c'est là que le bât blesse le plus. On a parlé, pour expliquer le suicide de Pavese, d'un désespoir amoureux. La cause en aurait été le départ d'une actrice américaine avec qui il avait une liaison, quelques mois avant qu'il ne se tuât. Mais Pavese écrivait dans son journal. « On ne se tue pas par amour pour une femme. On se tue parce qu'un amour nous révèle dans notre nudité, dans notre misère, dans notre état désarmé, dans notre néant. »

Le suicide a été pour Pavese la ratification de ce néant. Quant à la part faite à l'amour, le journal le montre assez clairement : Pavese n'y croit tout simplement pas. Il n'est pas un dévot de cette religion-là. « Qu'est-ce que l'amour, demande-t-il, sinon la libido d'un gros singe ? » Cela est affirmé en maints passages, avec plus de crudité.

Cette négation du cœur entraîne un mépris de la femme aussi rigoureux que la logique qui l'inspire. Tout amour féminin, aux yeux de Pavese, est prostitution, consciente ou pas, à tout le moins mensonge pour tenter d'échapper à cette vérité-là. Le drame de l'amour n'est pas

dans le déchirement des cœurs, mais dans l'avilissement dont la femme est l'instrument à l'égard de l'homme.

Entre vingt autres passages, on tombe dans le journal sur celui-ci : « Une femme qui n'est pas une idiote rencontre tôt ou tard un déchet humain et tente de le sauver. Parfois elle y réussit. Mais une femme qui n'est pas une idiote trouve tôt ou tard un homme sain et le réduit à l'état de déchet. Elle y réussit toujours. »

On a trouvé des explications physiologiques à cette misogynie. Mais s'il faut expliquer la métaphysique par la psychologie, il n'y aura plus de métaphysique possible. Baudelaire avait les mêmes idées sur l'amour et les femmes. Il en avait même de plus odieuses à la mentalité moderne.

Mais Baudelaire était un poète. Il croyait comme Hamlet et Poe aux puissances des ténèbres. Il « surnaturalisait » toutes choses. Et quand la femme devient l'enfant chérie du Diable, évidemment la morsure de la psychologie ne peut plus y instiller son acide. Elle échappe aux catégories rationnelles et aux données psychosociologiques. C'est Eve et c'est Lilith en un seul être. Et pourquoi pas la Vierge Marie. Mais Pavese n'avait pas de telles portes de sortie sur le monde surnaturel. Il était englué dans la misère existentielle. L'échec amoureux, l'impuissance à aimer, tant avec son corps qu'avec son cœur ou son esprit, venaient s'ajouter à cet immense passif qui fait que pour finir, sa vie tout entière dut déposer son bilan, et le bossu son fardeau.

Son journal nous apprend qu'un homme ne construit rien par l'analyse de ses états vacants et que la vie comme les femmes fuient ceux qui n'ont pas de mains pour s'en saisir.

G. J.